

Léon Laffut

Ninette est morte

et autres nouvelles

Editions Félix Biwer

*à Yseult,
ma fille*

Œuvres du même auteur :
Aux éditions Chloé Des Lys
Aurores

Chez Félix Biver
Marcher dans la rivière
Les pronoms personnels
Celui qui dessine sur le sable

Dans la revue « Traversée »
Le chant du funambule
Six impromptus.

I

15 mai - 4 heures du matin

Pierre se lève, s'approche de la fenêtre et regarde, dans le lointain, les lumières de la grand-route défiler régulièrement.

Il est quatre heures du matin, le train arrivera à Paris vers six heures. Encore deux heures à passer dans ce compartiment à ne savoir quoi faire. Il a essayé de lire ; vainement. Au bas de la première page, il s'était aperçu qu'il n'avait rien enregistré du texte, qu'il avait lu mécaniquement, sans que les phrases parviennent à sa conscience. Il s'était bien forcé à relire avec application mais l'effort qu'il devait faire pour maîtriser son imagination, pour l'empêcher de s'échapper des mots imprimés était tel qu'il avait dû abandonner le livre. Il avait tenté de dormir ; sans succès.

Maintenant il regarde défiler les lumières

de la grand-route.

Ce qu'il supporte difficilement c'est cette désagréable impression de vide, de trou. Il a rendez-vous à huit heures du soir, dans seize heures, seize heures inutiles, creuses, seize heures où il n'y aura rien, seize heures sans présent qu'il faudra meubler tant bien que mal avec des petits morceaux de passé ou des rêves d'avenir. Il en a la nausée. S'il avait pu dormir, effacer ne fut-ce qu'une petite partie de ce vide. Non, ce trou il faudra le combler minute par minute, seconde par seconde.

30 avril - 11 heures du matin

Dans la grande salle du musée, Pierre avait longtemps fixé du regard une étrange madone italienne dont les yeux tristes lui avaient griffé le cœur. Le peintre (il ne se souvenait pas de son nom) avait-il pris un modèle bien précis ou s'était-il servi de souvenirs ? Ce visage de madone a-t-il ap-

partenu à une jeune fille en particulier, ou est-il la résultante idéalisée de tous les visages aperçus par l'artiste ? Ce regard a-t-il accompagné ce front ? Ce sourire a-t-il souligné ces pommettes légèrement saillantes ? On ne voit que ce que l'on veut voir, et même devant le modèle le plus parfait le peintre ne projette-t-il pas toutes les femmes qu'il a connues ? On n'a jamais peint une femme, on a toujours peint La Femme. Par contre, celui qui regarde ne voit-il pas toujours une femme bien précise ? Toujours la même quel que soit le tableau. Le miracle de l'art n'est-ce pas justement ce merveilleux passage de sensations ? Pour un homme seul, dans son atelier, une foule d'images se sont superposées pour donner un reflet unique, et pour une multitude de spectateurs, ce reflet deviendra un être bien défini.

La salle était sombre, seuls les tableaux, bien éclairés, se détachaient sur les murs tendus de velours cramoisi. Pierre avait dû

faire un réel effort pour se détacher de la madone italienne. Il était venu voir les Goya et non les primitifs italiens. Il les aperçut deux salles plus loin. Trois grandes toiles accrochées côte à côte, sans doute pour en augmenter encore le pouvoir expressif. Il fut profondément déçu parce qu'un coup d'œil rapide lui avait suffi pour se rendre compte que ce n'était pas là ce qu'il était venu chercher. Il ne trouvait nulle part le cheval cabré auquel la jeune femme avait donné tant d'importance dans sa description.

Il sortit découragé du musée. C'était le seul endroit où il avait une chance de retrouver la trace de cette femme dont il ne savait quasi rien. Elle était venue dans cette ville pour voir une toile de Goya et les seuls Goya à cent kilomètres à la ronde, il venait de les voir dans ce musée, et ils ne correspondent en rien à la description minutieuse faite par la mystérieuse voyageuse.

Il avait contrôlé le calendrier des expositions, aucune n'était susceptible d'abriter une œuvre de Goya.

Pourquoi, quand il s'agit d'êtres que l'on a aimés, se souvient-on rarement de la première fois où on les a vus ? Je n'arrive pas à retrouver ni quand ni où j'ai fait la connaissance d'Alain. J'étais très jeune, c'est certain, neuf ou dix ans, peut-être moins encore.

Les images de mon enfance se mélangent. Je ne peux leur donner un ordre quelconque. C'est mieux ainsi, elles sont hors du temps. C'est un peu comme si la période qui couvre notre amitié formait un tout sans direction chronologique. Les souvenirs bondissent d'une année à l'autre ; les gamins en culotte courte jouant aux billes dans la terre du square Saint Remy succèdent aux grands garçons, fiers de leur premier long pantalon, partant à la con-

quête des "filles". Je passe, dans mes pensées, de nos sorties dans les bals de la région aux séances de catéchisme qui précèdent notre communion solennelle.

Il ne me l'a jamais dit mais je sais que, pendant que le curé commentait sa leçon, Alain regardait Ninette. Je les ai souvent observés.

Je crois avoir commencé à vieillir après la mort d'Alain. Est-ce mon drame personnel de vivre sans racines ? Les autres ressentent-ils le même déchirement quand ils pensent au passé ? J'avais cru que vieillir c'était acquérir des certitudes, les ans n'ont fait que grignoter le peu d'assurance que j'avais. Qu'importe si je fus bon ou mauvais, je n'ai pas été ce que je voulais être mais ce que je pouvais être. Il n'y a qu'une seule forme de liberté possible pour l'homme, celle de s'exprimer. Il n'est en rien maître de ce qu'il a à dire. Il est libre de parler ou de se taire, il est maître de la manière dont il va transmettre, mais le conte-

nu lui est dicté.

Oh! Alain pourquoi est-il trop tard ?
Pourquoi ne puis-je plus courir vers toi ?

Après la visite au musée, Pierre était resté chez lui pendant trois jours traînant cette lourde sensation que plus rien ne peut être fait. Il avait beau retourner dans son esprit tout ce que la jeune femme lui avait dit, il ne trouvait aucune aspérité où accrocher les doigts. Il avait vécu pendant deux jours dans l'espoir, pourtant peu fondé, de retrouver cette femme grâce à cette toile de Goya dont elle avait parlé ; et tout s'était écroulé. Pourtant il ne pouvait accepter cette défaite. Pas celle-ci, pas une de plus. "Il est un moment où les choses ne peuvent aller plus loin", lui avait dit un jour Alain. Et Alain était mort. Mais Alain était mort de ne plus pouvoir accrocher son espoir quelque part. La veille de son suicide, il avait écrit à Pierre : "Je n'ai aucun motif

d'être triste et j'ai perpétuellement envie de pleurer, de pleurer comme un gosse. Est-il possible que la vie ne soit que cela ? Si je savais pourquoi j'ai mal, si je savais pourquoi je pleure, je pourrais au moins espérer, mais j'ai mal de ne rien vouloir, je pleure de ne rien attendre". Pierre, lui, espère retrouver cette femme à peine aperçue dans une gare. Qu'importe : si cet espoir est utopique, il est là. Qu'importe si Pierre ne le réalise jamais, ce qu'il faut c'est qu'il continue à le désirer. Le mur apparaîtra le jour où Pierre n'aura plus envie de revoir cette femme.

Suis-je donc tant attaché aux lieux que les premières impressions qui me viennent du passé sont toujours des rues, des places, des maisons .? J'ai besoin d'un décor pour faire revivre en moi les gens que j'ai aimés.

Avant de revoir Alain, un genou en terre, ajustant le tir de sa bille multicolore, je revis le square Saint-Rémy ; carré de terre noire au milieu des gros pavés, clairière

dans l'enchevêtrement des rues et des ruelles, paradis aux horizons limités des gosses qui ne demandaient pas de plus grandes ouvertures.

Heureux ceux qui ont pu vieillir sans voir changer les lieux de leur enfance. Je ne serai jamais plus tout à fait moi depuis que la grand-route a mangé le territoire de mes dix ans.

C'est pourtant dans ce coin disparu que vivent encore, l'espace d'un souvenir, Alain et Ninette. Ils y vivront tant que je pourrai les recréer, tant que pourra jaillir d'un repli de mon cerveau une image effacée. Et après ? Quand moi aussi je serai mort ? Quand les témoins de ces jours bénis ne seront plus ? Le square, Alain, Ninette, tout s'évanouira pour toujours. Peut-être suis-je seul à vous faire vivre encore ? Peut-être suis-je seul à retenir la fragilité de ces instants perdus ?

Ils ont abattu les maisons, défoncé le sol. Ils ont tout rasé, tout nivelé et ils m'ont

broyé le cœur.

Maintenant les autos roulent par rang de trois sur notre terrain de jeux.

Quand je passe par là il me semble voir, sur le trottoir, deux gosses en culottes courtes, les cheveux ébouriffés, regardant tristement leurs billes inutiles.

Alain, je les déteste, je les vomis, tous ceux qui ont détruit et tous ceux qui ont laissé détruire. On a sali notre livre d'images.

Alain, il faut être lâche pour vivre.

15 mai - 4H.30 du matin

Pierre ouvre la porte du couloir, un paquet d'air frais le submerge. La fenêtre en face de son compartiment est grande ouverte. Il s'y appuie, laissant le vent glisser sous son col de chemise, gagner tout son corps qui frissonne et noyer son esprit. Il se laisse un moment bercer par les impressions sensorielles qui le pénètrent.

Il sursaute, une main a touché son épaule.

- Auriez-vous du feu s'il vous plaît ?

C'est un homme assez gros, sans être obèse, quarante-cinq ou cinquante ans, les cheveux rares mais ondulés. Pierre le regarde un instant sans répondre, puis il sort de sa poche un briquet et le tend, allumé, vers le cigare de son interlocuteur.

- Merci, j'ai oublié mes allumettes au buffet de la gare et, à cette heure, il est difficile de trouver quelqu'un qui ne dort pas. Vous faites souvent cette ligne ?

- Non, c'est tout à fait exceptionnel.

Pierre n'a aucune envie d'entreprendre une conversation avec un inconnu. Il est, depuis longtemps, blasé des banalités que l'on échange en pareilles circonstances. Mais l'homme s'est placé de telle sorte que Pierre ne pourrait regagner son compartiment sans le bousculer. Il lui faudra donc subir à la fois les phrases idiotes et la mauvaise haleine de l'individu.

- Moi je fais ce trajet deux fois par semaine

...

Pierre sait déjà que chaque phrase va commencer par "Moi je". Heureusement avec ce genre de compagnon il suffit d'approuver de temps à autre. Pierre peut alors laisser échapper son attention.

Je ne me souviens pas de la présence d'Alain à l'enterrement de mon père. Il devait pourtant y être. A vrai dire je ne me souviens de la présence de personne ; comme si j'avais été seul auprès de papa.

Un jour nous étions partis à la plage, mes parents et moi. Pendant que maman préparait les tartines que nous allions manger dans les dunes, papa m'avait emmené au bord de la mer. Il m'avait montré un grand bateau qui passait au large. « Ce qui est grave ce n'est pas de se noyer, c'est de n'être pas monté sur le bateau » me dit-il avec un regard triste. « Pierre, continua-t-il, promets-moi d'être heureux ».

J'avais quinze ans. Je n'ai compris mon père que quelques années après. Il n'était plus là.

30 avril - 10 heures trente

Le musée se trouvait dans une rue assez peu fréquentée, vieux quartier fier de ses façades anciennes mais déserté par les piétons qui préfèrent l'animation des rues commerçantes. Seule vitrine, un café sombre offrait, à ses rares clients, une bière peu fraîche dans des verres peu propres. Pierre y était entré moins par soif que pour retarder le moment où il pourrait contrôler si le Goya était bien dans le musée.

En fait, il avait peur.

Où le Goya n'était pas là, et il perdait le seul fil qui le liait à la femme mystérieuse, ou le tableau était là, et il pourrait en conclure que la voyageuse était entrée dans ce musée trois jours plus tôt. Mais où le con-

duirait un tel renseignement ?

Il s'était assis près de la vitrine et regardait la porte du musée. Peu de visiteurs mais, assez curieusement, rien que des jeunes ou des vieux, presque personne entre trente et cinquante ans.

Pierre hésitait. Et s'il abandonnait ici, s'il partait sans entrer dans le musée ? Plutôt que de courir le risque de sortir de là dans une demi-heure en n'ayant rien trouvé, ne vaut-il pas mieux vivre en espérant que, peut-être, le tableau se trouve là ?

« Ce qui est grave, ce n'est pas de se noyer, c'est de n'être pas monté sur le bateau ».

Pierre eut honte.

Une rivière, un parc, une herbe fraîchement tondue, et ton regard, ton regard triste posé sur moi.

Anne, l'herbe ne sera jamais plus aussi verte, le chant des oiseaux ne sera jamais plus aussi heureux.

Quoiqu'on fasse il y a des moments qu'on